

De loin en loin, j'attrapais au vol quelques mots sonores : " Tristesse morne... solitude du cœur... attraction des âmes... adoration passionnée..." Tout cela était de l'hébreu pour moi, mais de l'hébreu qui sonnait désagréablement à mes oreilles. A la fin, le monsieur que Mme Luce appelait " monsieur Rodolphe " prit congé. Elle lui tendit ses deux mains, qu'il serra longtemps dans les siennes, puis brusquement il se pencha et baisa les poignets de la jeune femme. Quand il fut parti, je vis Mme Luce qui avait soulevé un coin du rideau et suivait des yeux M. Rodolphe jusqu'au tournant de la rue. Elle revint ensuite vers moi et s'aperçut que je boudais :

— Qu'as-tu, petit ? me demanda-t-elle en m'attirant près du canapé.

— Je n'aime pas ce monsieur qui m'a appelé *moutard* et qui a frotté sa barbe contre vos mains.

Elle rougit, puis éclata de rire :

— Comment ! tu es jaloux ? murmura-t-elle. Voyez-vous ce gamin !.. Ecoute, poursuivit-elle en me caressant, M. Rodolphe est du même pays que moi, et nous avons grand plaisir à nous voir... Sois gentil quand il reviendra, et surtout, si tu veux que nous restions bons amis, ne parle de lui à personne...

Je lui obéis et je ne soufflai mot des visites du monsieur à la barbe frisée, non par égard pour ce fâcheux que je détestais du fond du cœur, mais parce que la peur d'être banni de chez Mme Luce mettait une martingale à mon envie de bavarder. Tous les jeudis, je retrouvai l'inévitable M. Rodolphe installé dans le boudoir et chuchottant langoureusement avec la bonne Mme Pascal. Parfois, celle-ci s'asseyait au piano et M. Rodolphe, debout auprès d'elle, dans une pose mélancolique, chantait en faisant vibrer les *r* des romances alors en vogue : *le Cavalier Hadjoute*, *Gastibelsu*, *Petites fleurs des bois*, etc.. La main posée sur son cœur, l'air fatal, la chevelure en coup de vent, il poussait les notes hautes en se levant sur la pointe des pieds et en décochant de brûlants regards à l'accompagnatrice, qui semblait captivée par le charme de sa voix.

Souvent, en fouillant dans le casier à musique, leurs mains se rencontraient, et je croyais surprendre de furtives étreintes qui m'enrageaient. Ma présence devait gêner M. Rodolphe, car, de temps à autre, il me lançait une œillade agacée et, dans une pantomime expressive, paraissait solliciter mon renvoi ; mais Mme Luce tenait bon et refusait net de me congédier. Me gardait-elle comme une sorte de porte-respect ou bien se servait-elle de moi tout bonnement pour détourner les soupçons et sauver les apparences ? Je l'ignore. Toujours est-il qu'elle m'invitait à continuer mes visites, et, en dépit du crève-cœur que me causaient les assiduités du chanteur de romances, je n'aurais pour rien au monde manqué d'accourir chez elle chaque jeudi.

Pourtant, une certaine semaine de juillet, je fus menacé d'être privé de mon plaisir hebdomadaire. Je ne sais pour quelle raison, mon maître de pension annonça que le congé du jeudi serait exceptionnellement supprimé et qu'on irait, ce jour-là, en classe comme pendant le reste de la semaine. Cette décision, qui dérangeait mes projets, me parut odieusement arbitraire. Je ne pouvais me résigner à l'idée que, le lendemain, M. Rodolphe aurait seul le privilège de passer l'après-midi avec Mme Luce, tandis que je me rongerais de jalousie à mon école. Aussi, dans mon for intérieur, je résolus de laisser ignorer à ma famille la tyrannique fantaisie du maître de pension et de chômer le jeudi, comme

d'habitude. Donc, imposant silence à mes scrupules, je pris hardiment mon jour de congé et je m'acheminai vers l'appartement de Mme Luce.

Je me rappelle que le temps était très lourd et que, après avoir grossi toute la matinée, les nuages venaient de crever en une torrentielle pluie d'orage. Au moment où j'arrivais au rez-de-chaussée, je me jetai dans les jambes de M. Rodolphe, qui sortait de chez notre voisine, l'œil hagard. Il n'eut pas l'air de me voir et s'élança précipitamment dans la rue.

— Il aura eu peur de l'orage, pensai-je ingénument, et il court chercher un parapluie.

Tout joyeux d'être débarrassé de ce gêneur, j'entraî lestement chez Mme Luce. Là aussi, le temps était à l'orage. Une voix encolérée grondait dans le boudoir et, en ouvrant la porte, je vis M. Pascal qui se tenait, les bras croisés, devant sa femme. Le gros homme semblait agité par une extraordinaire émotion ; son visage, ordinairement rouge, avait blêmi ; ses lèvres tremblaient, et ses épais sourcils se rejoignaient, hérissés. Affaissée sur le canapé, la tête dans les mains, Mme Luce sanglotait faiblement.

Je m'étais arrêté, effaré, sur le seuil ; M. Pascal m'aperçut et, avec un regard furibond, brutalement me cria :

— Fiche-moi le camp !

Je ne bougeais pas, néanmoins ; la peur me tenait immobile et bouche bée. Alors Mme Luce écarta ses mains ; sa figure m'apparut, bouleversée, et elle me dit plaintivement :

— Va, petit, laisse-nous !..

Je sortis tout pâle à mon tour, et longtemps encore, du haut de notre escalier, j'entendis gronder les éclats tempêteux de la voix de M. Pascal. Je passai le reste de mon jeudi dans les transes, et je dormis mal. Le pis fut que, le lendemain, il me fallut réintégrer mon école, où je subis une violente sermon, assaisonnée d'une retenue au pain sec pour toute la journée. Mais je n'en avais guère souci ; ma punition me posait en martyr et je la supportais chevaleresquement en songeant que je souffrais persécution pour l'amour de Mme Luce.

Le soir, quand je rentrai chez moi, affamé, et qu'on se mit à table, ma tante, tout en servant le potage, s'exclama avec des yeux allumés :

— Eh bien ! il y a du nouveau... Vous savez ce qui est arrivé à M. Pascal ?

— Quoi donc ? demanda mon père.

— Sa femme s'est sauvée avec un M. Rodolphe.

— J'avais toujours prédit que cette Mme Luce finirait mal, déclara ma mère, elle était trop coquette !.. Ah ! mon Dieu, qu'a donc ce petit ?

Je venais de renverser mon assiette à soupe et je restais abasourdi, comme quelqu'un qui a reçu un coup en pleine poitrine...

Je n'entendis plus jamais parler de notre voisine et j'ignore ce qu'elle devint. Depuis lors, bien des années ont jeté leur cendre grise sur cette enfantine aventure. Mais je retrouve toujours dans ma mémoire l'attrayante figure de Mme Luce, pâle, avec ses yeux bruns câlins, ses bandeaux noirs crépelés, ses fossettes rieuses et son accent provençal. Elle sort de la brume du souvenir comme ces pastels du peintre Besnard, dont les têtes exquisement suggestives émergent d'une fine vapeur de teintes nacrées et vous regardent avec le charme indéfinissable des choses vues en rêve.